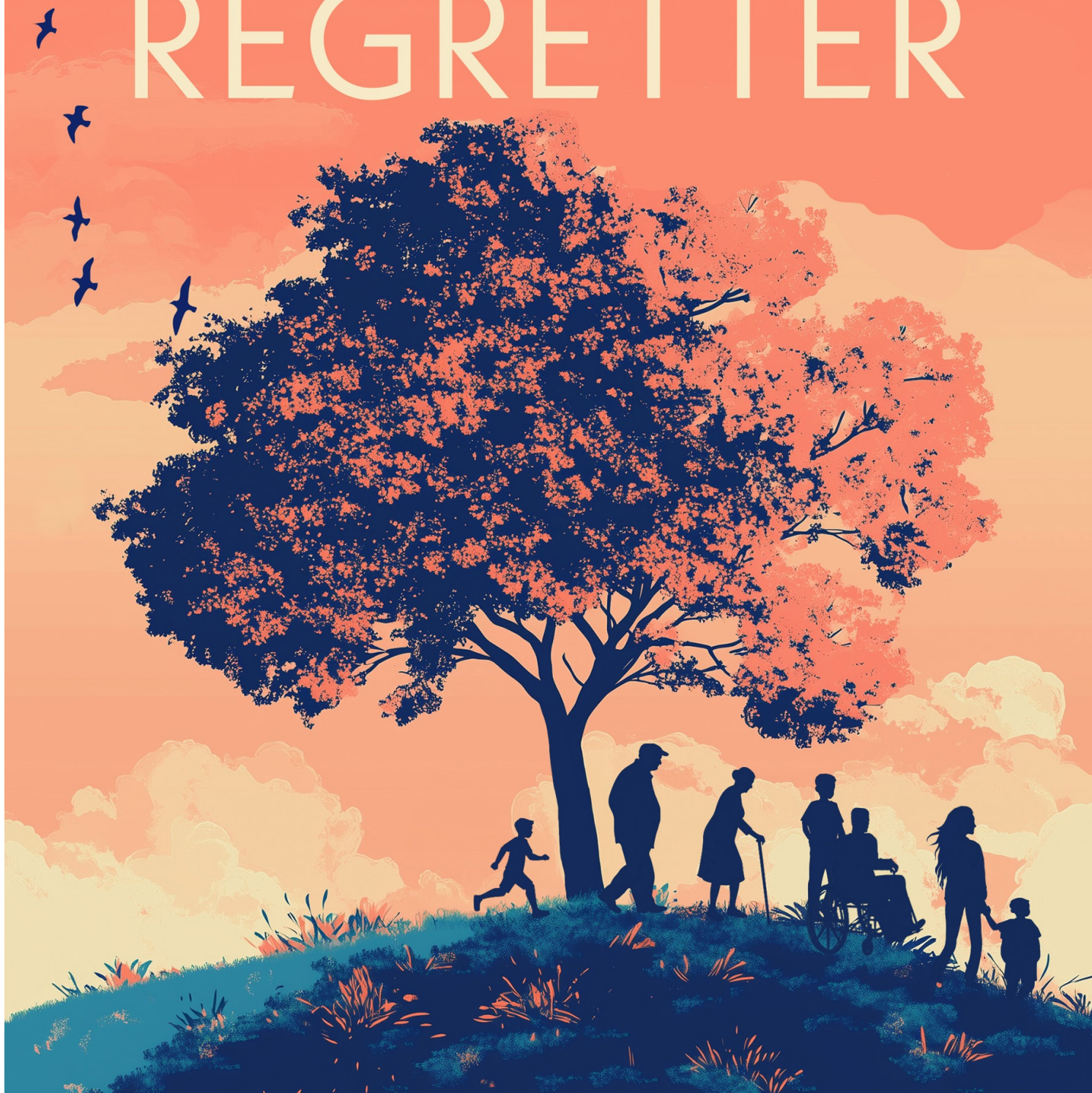


FANNY DIALLO

NE PAS ME REGRETTER



Fanny Diallo

Ne pas me regretter

© Fanny Diallo, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7447-7

www.librinova.com

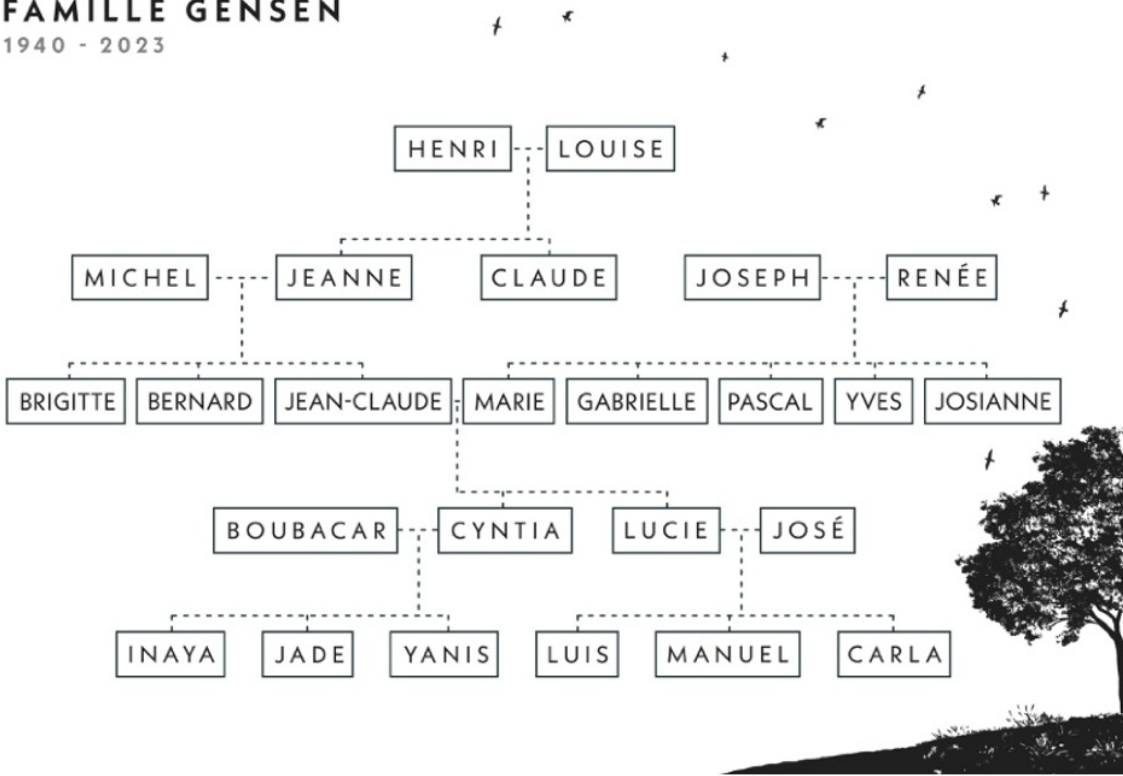
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma famille,

*« La vie, c'est comme une bicyclette,
il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre. »*

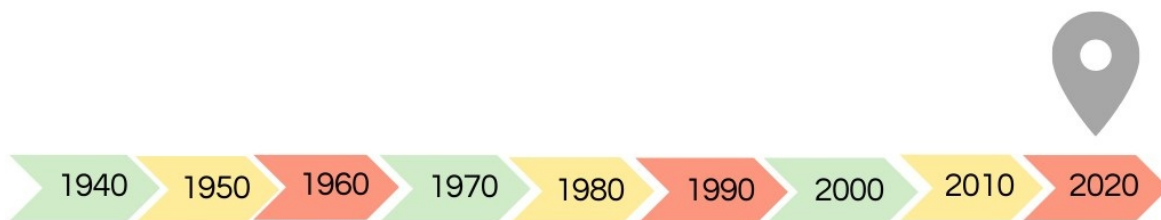
Albert Einstein

FAMILLE GENSEN
1940 - 2023



Nuit du 10 février 2020

Brignais, banlieue de Lyon



23 h. Cyntia se couche avec ces bruits dans la chambre d'à côté. Ses longs cheveux bruns remontés au-dessus de l'oreiller ondulent au rythme de ses bascules. À droite. À gauche. Elle se tourne et se retourne. Le rideau occultant tiré épaissit l'obscurité dense de la pièce. Ce soir encore, la fraîcheur des nuits d'hiver sera sa seule compagne. Elle fait tourner l'anneau d'or blanc sur son annulaire. Le lit en cent soixante centimètres est bien trop grand pour cette future quadragénaire.

Un nouveau soubresaut dans la chambre d'à côté la fait sursauter. Impossible de faire taire ses pensées. Que fait-il ? Est-ce la radio qu'elle entend ? Des gémissements ? Que se passe-t-il ? L'obscurité attise son angoisse. L'imagination de Cyntia dépasse la réalité.

Sa raison semble s'être égarée. L'estomac noué, Cyntia n'ose pas se lever. Ses oreilles guettent la moindre vibration, toute son attention est absorbée par la chambre d'à côté. Son cerveau tente de la convaincre que ce n'est rien, mais son cœur sait le contraire.

Il y a quelques jours, ces bruits l'avaient déjà déconcertée. Mais il lui avait assuré qu'il avait bien dormi. Qui croire ? Lui ? Son intuition ? Plus rien n'a d'importance. Cyntia se frotte les yeux. Un frisson de soulagement la gagne. Elle se laisse volontiers transporter dans le monde des songes. Tout est tellement plus léger là-bas, une vraie échappatoire en cette période de bouleversement.

3 h du matin. Cyntia est tirée de son sommeil par les geignements qui reprennent. Elle n'arrive pas à se rendormir. Elle est tellement fatiguée, et pourtant son esprit s'active comme à la lueur des premiers rayons du soleil. Les phrases se succèdent et martèlent sa tête : « Est-ce qu'il souffre ? A-t-il besoin d'aide ? Pourquoi ne m'appelle-t-il pas ? J'y vais ou je n'y vais pas ? ». Un coup d'œil à son réveil et elle se décide. Elle frappe à la porte. Il a les yeux grands

ouverts. Harassée, elle lui demande :

— Est-ce que ça va ?

— Moui.

— Est-ce que je peux t'aider ?

— Tu peux remettre mes jambes en place et mon oreiller ?

Ses jambes raides sont bloquées contre la barrière du lit et ses coussins ont valsé. Son dos voûté par les années de fauteuil roulant ne supporte plus la posture allongée.

— Voilà. Comme ça, c'est mieux ?

Ses paupières se referment. Malgré son intervention, Cyntia perçoit l'insuffisance de son aide.

— Attends, je vais essayer de te rehausser pour soulager tes jambes.

Elle l'agrippe sous les épaules et tente de le faire remonter contre la tête de lit. Il étouffe un cri de douleur.

— Pardon, je suis désolée. Je ne crois pas pouvoir faire mieux... Désolée...

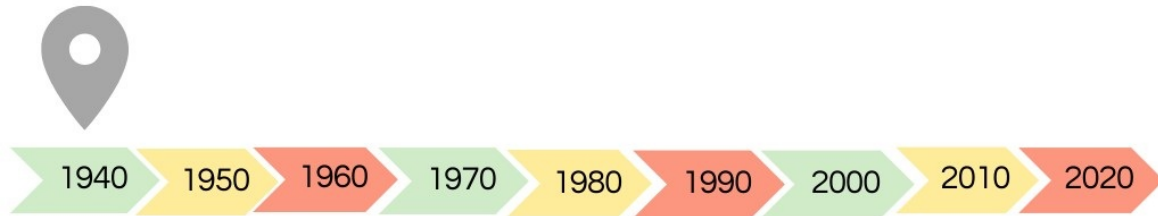
Cyntia espère pouvoir se rendormir apaisée d'avoir tenté de le soulager. Le sommeil se fait désirer.

7 h. Cyntia se réveille brutalement avec la sensation de s'être assoupie sans s'en apercevoir. Il est parti. La tristesse mêlée au soulagement l'envahit. Un hoquet de culpabilité la rattrape. Puis le regret. Le regret des moments qu'ils auraient pu partager, des mots qu'ils n'ont pu se dire, des regards qu'ils n'ont pu échanger. L'absence révèle le manque.

8 h. Le réveil sonne. Des chants d'oiseaux remplacent l'ancien bip strident. À peine le temps d'en profiter que Cyntia l'éteint d'un geste à moitié endormi. Elle ouvre les yeux, la lumière du jour la ramène à la réalité. C'était un rêve, juste un rêve... juste un cauchemar.

Une nouvelle aurore s'immisce dans sa chambre par le rideau qui coulisse. Les premières lueurs du soleil commencent à blanchir l'horizon. La brume caresse le champ en face de la maison. Après la pluie, le beau temps. Une journée ensoleillée d'hiver s'annonce. La luminosité froide dévoile une nature dénudée. La porte de la chambre d'à côté est fermée, elle s'approche à pas feutrés. Elle colle son oreille. Elle scrute les sons. Le présentateur radio laisse place à un ronflement. Il aura fini par trouver le sommeil. Dans la cour, sur le parking, une seule des deux voitures est garée. Un rectangle de bitume sec se distingue sur le sol détrempé. À cette heure, il doit être parti depuis longtemps.

Juin 1940 Dunkerque



L'Allemagne gagne du terrain chaque jour. La 21^e division d'artillerie du 16^e corps d'armée française, les défenseurs de Dunkerque, est à bout de force. Depuis neuf jours, ils donnent tout pour défendre le port et permettre d'évacuer par la mer les troupes britanniques et françaises, encerclées par les Allemands. C'est l'opération « Dynamo ». Les Français se battent avec l'énergie du désespoir sous les assauts incessants des Stukas, les avions bombardiers d'attaque en piqué allemands. Plus d'autres issues. Ils se replient. La muraille humaine afflue de toutes parts, créant d'immenses embouteillages de soldats sur la jetée de Dunkerque, sous les violents bombardements.

Un nouvel obus. L'explosion est assourdissante. Des hommes courent dans tous les sens. Des cris. Des balles sifflent. Puis plus rien. C'est la nuit en plein jour. L'épais nuage de fumée transporte les soldats dans un autre monde.

Ses paupières se referment. Le trou noir s'ouvre. Sa vie défile. Des flash-back secouent l'obscurité. Le doux regard de sa femme, l'amour de sa vie. Sa fille et son fils, s'amusant sur ses genoux. Son frère et lui, sculptant dans leur atelier parisien au milieu des copeaux de bois. De nouveau, le noir total. Mort ou vivant ? Il est trop tard. Il n'y a plus de bateau. Plus d'espoir de s'enfuir au large.

Quand Henri reprend conscience, il est allongé sur un brancard dans un poste de secours installé avec les moyens du bord à l'arrière du champ de bataille. Il a l'image mais pas le son. Son regard perdu balaye le lieu à la recherche d'un visage familier. Seuls ses yeux bougent, sa tête et le reste de son corps ne répondent plus. Des blessés jonchent le sol partout. Tout l'espace est occupé, jusqu'au moindre recoin. Il ne reconnaît personne. Les infirmiers courent dans tous les sens, passant d'un chevet à l'autre à la hâte. Les mains pleines de sang, ils n'arrêtent pas de panser les blessures. Le son revient progressivement. Le film muet se transforme en un concert de gémissements mêlés de sanglots, de

râles et de cris affolés. La panique le gagne, la peur l'envahit : « Que m'est-il arrivé ? Je ne peux plus bouger, je ne sens plus mon corps ! » Les mots pulsent dans sa tête au rythme des battements de son cœur qui s'emballent : « Suis-je encore entier ? Ai-je perdu un membre ? Où est Jules ? Où suis-je ? » Ces bribes de phrases s'échouent dans sa bouche sans pouvoir en sortir. Personne ne l'entend. Il est seul, enfermé dans ce corps inerte, abandonné, impuissant. Le désarroi s'empare de lui. Un vide immense l'envahit. Les yeux figés par l'horreur, il referme les paupières.

Quand un filet de lumière éblouissant se faufile à nouveau, ses yeux perçoivent un brassard blanc avec une croix rouge. Il entend une voix masculine pressée qui lui annonce de but en blanc :

— Monsieur Muller, l'opération s'est bien passée. Nous avons pu extraire les éclats d'obus de vos deux jambes. Vous avez eu de la chance ! On a évité de peu l'amputation. Mais votre jambe droite est très amochée. Vous boiterez. Les semaines à venir seront décisives. Nous allons vous garder sous surveillance.

Abasourdi, Henri reste hébété et prostré à l'annonce du verdict du médecin. Tout son corps le fait souffrir, terriblement souffrir. La douleur lancinante dans ses jambes se réveille et le fait revenir à la réalité. La morphine ne fait plus effet. Ses traits sont contractés par la souffrance surhumaine qu'il endure. Il aimerait s'endormir et oublier. Mais c'est impossible. Ses jambes le tiennent en alerte malgré l'épuisement. Il reste là, allongé dans ce lit d'hôpital, avec ces douleurs insupportables qui le ramènent sans cesse à ce moment où tout s'est arrêté. Les images passent et repassent dans sa tête. Les questions s'entrechoquent : « Et mes camarades ? Et Jules, mon frère ? Est-ce qu'ils s'en sont sortis ? »

Une bénévoles de la Croix-Rouge vient lui apporter son repas. Il trouve le courage de la questionner :

— Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que je fais ici ?

— Monsieur, vous avez été blessé par un obus à Dunkerque et transporté ici pour vous faire opérer des deux jambes. L'éclat d'obus a traversé votre jambe droite et s'est logé dans votre jambe gauche de façon superficielle.

— Mmm. Où sommes-nous ?

— À l'hôpital de Gand.

— Gand ? questionne Henri, surpris.

— En Belgique.

— En Belgique ! Et mes camarades, ils sont où ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Mmm.

— Il faut que je vous laisse, les autres patients m’attendent. Ça va aller ? s’inquiète la bénévole en remarquant le regard vide d’Henri.

— Mmm.

— Vous êtes en vie, c’est tout ce qui compte, monsieur Muller. Mangez un peu et reposez-vous. Il faut reprendre des forces pour vous remettre sur pied.

— Mmm.

Incapable d’intégrer les évènements de ces quarante-huit dernières heures, Henri obéit à la demoiselle sans broncher. Sa tête est débranchée, cet obus l’a fait disjoncter.

Les jours passent sans qu’Henri s’en aperçoive. Chaque jour succède à l’autre et lui ressemble. Henri vit coupé de la réalité. Quel jour, quel mois, il n’en a que faire. Il est devenu son propre fantôme.

Cela fait maintenant un mois qu’il est cloué dans ce lit d’hôpital. À l’image de son corps, il reste figé à ce jour où sa vie a basculé. Ce jour où ces éclats d’obus l’ont ravagé. Ses chairs déchirées à vif. Ses muscles broyés. Plié en deux, à terre. Le souffle coupé. Son corps entier crépitait tel un brasier. Des spasmes incontrôlables. Des sensations insoutenables. Puis plus rien. Le vide. Le vertige. Coupure générale ! Sa tête et son corps n’étaient plus que des morceaux de puzzle éparpillés. Encore aujourd’hui, le puzzle n’est pas reconstitué. Il ne se souvient de rien et pourtant il vit dans cet instant comme bloqué dans l’espace-temps. Sa vie passée semble éclatée sous les fumées de sa mémoire endolorie. A-t-il une famille ? D’où vient-il ? Ces questions, il ne se les pose même pas. Elles sont ensevelies sous les décombres du champ de bataille. Son corps occupe tout l’espace. Son regard est vide. À quoi pense-t-il ? Personne ne le sait. Même pas lui. Il est perdu dans le labyrinthe du néant. Il ne réagit plus à la vie. Sans passé, sans futur, il n’est plus. Un spectre, peut-être. Un traumatisé de guerre de plus dans un hôpital, sûrement.

Une fois la mécanique redevenue opérationnelle, le médecin le renverra chez lui pour faire place au corps suivant. Ils arrivent par dizaines tous les jours. Les places sont chères. Alors le temps est compté. C’est une course contre la montre. Plus vite les soldats sont sur pied, plus vite l’hôpital peut recueillir de nouveaux blessés. C’est ça la guerre, une machine à peupler les hôpitaux et les cimetières. Pour le cas d’Henri, les infirmières s’inquiètent. Elles ne savent plus quoi faire. C’est long, très long, trop long. En temps de guerre, il n’y a pas de place pour des prolongations. Il faut rentrer dans la norme, encore plus qu’en temps normal. Pour être efficace, il faut de l’ordre, de l’organisation et du rythme. Pas de place non plus pour les sentiments. Que vont-elles pouvoir faire ?